



Les Cahiers de TRIEL, MÉMOIRE & HISTOIRE

N° 4

Septembre 2012

SOMMAIRE

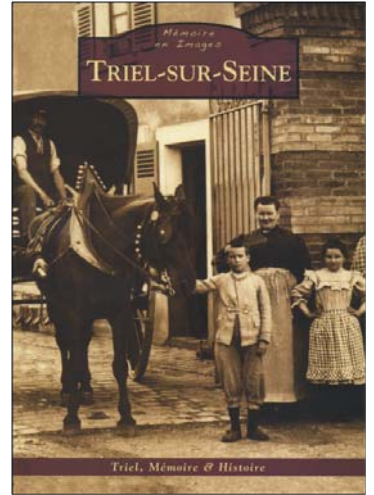
- 3 Éditorial.
- 4 Mémoires vives.
- 5 Regards croisés sur nos anciens commerces.
- 13 Gustave Loiseau, peintre post-impressionniste.
- 16 La ligne d'Argenteuil à Mantes, genèse d'un chemin de fer au XIX^e siècle.
- 19 Randonnées historiques et familiales.
- 20 TMH visite l'Assemblée nationale.
- 21 Les Gaulois, des sauvages ?
- 23 Des noces pas comme les autres.



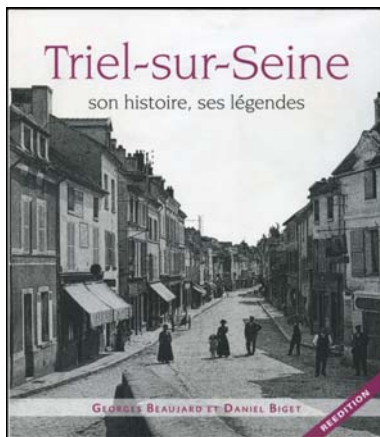
TRIEL, MÉMOIRE & HISTOIRE - Association historique de Triel-sur-Seine, régie par la loi de 1901 est déclarée au J. O. du 17 juillet 2008 sous le n° 1701. Affiliée à la Fédération des Sociétés Historiques et Archéologiques des Yvelines Histoire des Yvelines. Site Internet : <http://trielmemoirehistoire.fr> - Adresse : 26, rue des Créneaux, 78510 Triel-sur-Seine.

Cartes postales anciennes de Triel

Au fil des siècles, le bourg de Triel, enlacé par la Seine et blotti au pied de la colline de l'Hautil, loin de se laisser étouffer, a su tirer parti de sa situation : halte pour les pèlerins de Compostelle dans sa superbe église, route royale aux deux relais de poste devenue nationale 13, voie fluviale aux activités diverses... Triel-sur-Seine a exploité son vaste territoire : plaine aux riches cultures maraîchères, coteaux bien exposés, couverts de vignobles ou de vergers, au sous-sol creusé d'un labyrinthe de carrières de gypse. Par quel charme cette bourgade a-t-elle su retenir, depuis plusieurs siècles, un si grand nombre de familles ? Quels attraits exercés sur les artistes, inventeurs ou simples touristes peuvent expliquer leurs séjours ? Ce retour en arrière, grâce aux nombreuses photographies de témoignages du passé qui ne sont, hélas, plus toujours visibles, vous livrera sans doute des clés pour mieux connaître le Triel d'hier comme celui d'aujourd'hui. Ce livre est le premier réalisé par des membres de l'association « Triel, Mémoire & Histoire ». Il est le résultat d'une heureuse collaboration entre des collectionneurs, des amateurs d'histoires et d'Histoire, et des Triellois qui ont ouvert leurs archives, prêté des illustrations, des cartes postales et des photographies anciennes. C'est cette collaboration amicale qui a permis d'enrichir les commentaires et d'apporter ce parfum d'une nostalgie bienveillante et fait revivre le passé de cette petite ville jadis campagnarde et industrielle qui s'appelle depuis 1913 Triel-sur-Seine.



(Renseignements sur le site <http://trielmemoirehistoire.fr>)



Triel-sur-Seine, son histoire, ses légendes...

Dans la première édition, qui date de 1985, on peut lire au début de l'avant-propos : « *Qu'ils soient d'origine ou d'adoption, il est bien naturel que les Triellois fassent plus amplement connaissance avec la ville où ils sont nés ou qu'ils ont choisie* ». Encore vraie aujourd'hui, cette affirmation explique le succès ininterrompu de cet ouvrage qui en est à son cinquième tirage. Ecrit par des amoureux de leur « *village* » dont ils ont gardé l'esprit d'exploration du passé à l'éclairage du présent, les auteurs ont su faire « *la part du rêve qui engendre les légendes* ». Que le lecteur soit à la recherche d'histoires, de coutumes ou de minibiographies des personnages plus ou moins célèbres qui rencontrèrent Triel, qu'il veuille découvrir ses anciens hameaux ou les péripéties de la grande Histoire auxquelles Triel ou des Triellois furent mêlés, qu'il éprouve simplement le désir de lire ce que les auteurs ont

découvert et eurent envie de transmettre aux générations futures... le lecteur y trouvera pleinement matière à satisfaire sa curiosité et, pourquoi pas, éprouvera-t-il le désir d'en savoir plus ?

La cloche du III^{ème} millénaire

Il n'y a pas si longtemps on pouvait trouver des cartes postales chez divers commerçants triellois. Afin de renouer avec cette offre et de marquer les événements importants qui se déroulèrent dans notre ville, sur le plan historique, notre association « Triel, Mémoire & Histoire » a entrepris de réaliser une collection de cartes postales grand format dénommée « Commémoration ».

Nous avons le plaisir de vous présenter le premier exemplaire qui représente la Cloche du III^{ème} telle qu'elle fut exposée

avant qu'elle ne rejoigne « Elisabeth-Charlotte-Philippe », son aînée, qui pèse 1250 Kg. « Christiane-Claude-Bernadette », inaugurée le 24 avril 2011 ne pèse que 616 Kg.

Cette carte postale unique en son genre est en vente chez notre librairie trielloise, « Histoire de lire », rue Paul Doumer, au prix de 2 € la carte ou de 5 € la pochette de 3 cartes et 3 enveloppes.

Voilà une bonne idée pour les collectionneurs et les philatélistes !



Editorial

2011-2012, une saison charnière !

Deux conférences nous entraînent hors de Triel, l'une modestement, d'Argenteuil à Mantes, en suivant la création de la ligne de chemin de fer, inaugurée à Triel le 28 mai 1892, l'autre nous emporte de Pékin à Montfort l'Amaury, de l'Antiquité à nos jours, pour revisiter les Folies et Fabriques, dans les Parcs et Jardins.

Non seulement le public a répondu présent, mais il a été séduit par ces thèmes bien différents. Ces essais transformés, nous nous promettons de vous emmener hors de Triel pour d'autres rencontres ou visites audacieuses. 2012 est aussi l'année des croisements et des partenariats avec d'autres associations : Dans le cadre des représentations de la pièce « Les temps difficiles » d'Edouard Bourdet, interprétée par les Comédiens de la Tour, nous avons offert notre participation avec l'exposition consacrée aux carrières et aux membres de la famille Bourdet. A l'automne 2011, à l'occasion des Journées du Patrimoine, c'est avec le Comité Manteau Rouge que nous avons présenté les vitraux du XVI^e siècle de notre église Saint Martin. Lors du Téléthon, c'est avec Triel Rando Nature que nous avons mis au point un nouveau parcours de découverte du bourg ancien.

Le Manteau Rouge nous sollicite maintenant pour réaliser une nouvelle édition du fascicule de présentation de l'église.

Par ailleurs, les enseignants de l'école élémentaire Camille Claudel nous invitent à prolonger nos interventions auprès de l'ensemble de leurs élèves et nous associent de cette façon, à la réalisation de leur projet pédagogique.

Comme en 2010, nous participerons à l'automne au Colloque de la Fédération des cercles historiques du département, avec une communication sur « Les Monuments aux Morts en Yvelines ».

2011 était l'année de réalisation de notre premier ouvrage, édité dans la collection Mémoire en images, aux éditions Alan Sutton. Les Triellois l'ont accueilli avec grand intérêt. Nous espérons qu'il en sera de même en 2012, avec la sortie de notre première carte postale. Elle ouvre notre « Collection Commémoration » et est consacrée à la « Cloche du III^e millénaire », qui carillonne aujourd'hui dans le beffroi restauré de l'église Saint Martin.

La route de TRIEL, MEMOIRE & HISTOIRE rencontre bien des chemins de traverse. Les carrefours sont nombreux, à chacun correspondra peut-être un nouvel axe de réflexion et de découverte. Puisse ce 4^{ème} Cahier vous inviter à soutenir notre action ou à nous rejoindre : nous aurons alors réussi à susciter votre curiosité et votre intérêt pour notre histoire locale !

Danièle HOULLEMARE
Présidente



- 1 – 16 juin 2011 - TMH visite l'Assemblée nationale.
- 2 – 30 novembre 2011 - Sainte Cécile de retour à Triel après restauration.
- 3 – 19 novembre 2011 - Les anciens commerces ont droit à une conférence.
- 4 – 2 Avril 2012 – TMH devant les élèves de l'école Camille Claudel.

Mémoires vives

« Carminati, dans le bâtiment, c'est connu ! »

Entretien réalisé le 5 mai 2011, dans la demeure de sa fille et de son gendre, rue des Garennes à Triel, par Dominique Aerts avec Georges Carminati, 90 ans.

Je suis arrivé à Triel, de Gargenville à l'âge de 7 ans. Je suis né en 1921. Mon père était italien, de la région de Bergame. Il venait d'Italie pour trouver du travail à Paris. Quand j'étais jeune, j'habitais rue du Pavillon. Sur la photo, je joue de l'accordéon sur un char fleuri mais je ne sais plus à quelle fête. J'animais Triel.

Mon frère Raymond avait gagné au Tiercé et il a acheté un accordéon, c'était celui-là, celui sur la photo. C'était un très bel accordéon, meilleur que celui que j'avais.

Il y avait des fêtes avec élection de la reine de Triel et mademoiselle Rousta qui était au magasin de chaussures, sur la rue Paul Doumer, vers l'église a été une fois élue reine.

Sur la photo, je dois avoir 35 ans, c'est-à-dire les années 54-55.

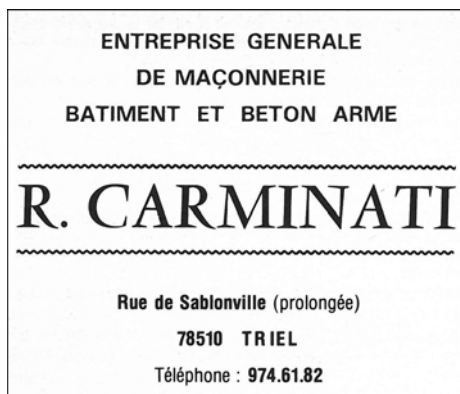


Char fleuri à Triel vers 1954-1955.

J'ai appris l'accordéon en prenant un an de cours à Paris. J'ai joué chez Berton à Triel, à la place des notaires, à la gare. Je jouais avec mon frère qui était à la batterie. J'ai aussi joué à Vaux avec des musiciens de Paris et au dancing des Mureaux avec mon professeur. J'ai joué très souvent de 30 ans à 42 ans, pour les bals, les mariages, les communions, les fêtes. J'ai joué aussi à la salle Robert, au café des Grésillons. Le répertoire était celui de l'époque, tangos, valse.

Pour moi, c'était un dérivatif car je travaillais dans le bâtiment. Dans la famille, je n'ai pas connu de musiciens dans les générations précédentes.

Pendant la guerre, les bals étaient interdits, ça ne rigolait pas. Je faisais des soirées au Pigeon Bleu.



On a fait des bals clandestins. Il n'y avait pas beaucoup de distractions et les gens aimaient ça. J'ai donné des leçons d'accordéon et conseillé pour l'achat d'accordéons. C'est comme ça aussi que j'ai gagné de l'argent. Plus récemment, M. Quijoux, un de nos anciens maires, m'a demandé de jouer pour la fête du flan.

J'ai été chercher ma femme à

Andrésy, ce n'était pas très loin. J'ai fait parti de la Vigilante. C'est M. Georges Ciza, un menuisier qui habitait 129 rue Paul Doumer qui s'en occupait. C'était une société de gymnastique pour les jeunes et les adultes. On faisait des concours. On est allé plusieurs fois à L'Isle Adam. J'ai commencé la gymnastique vers 15 ans. On en faisait chez Esbrat, l'hôtel du commerce, à l'angle de la rue de l'Hautil et de la rue Paul Doumer, au n° 190 – 192 rue Paul Doumer, qui a été démolie et remplacé par une résidence. Il y avait une salle en haut.

Il y avait quatre fêtes par an, à Pissefontaine, vers mai, la première, à côté de chez Bagros, place des Marronniers, l'actuelle place Foch, sur la rive gauche, à côté de chez Véronique Sanson, en septembre et la dernière à l'Hautil. Mon père a construit la grande maison en meulière, en face du 21 av de Poissy, du garage Peugeot. J'ai habité là jusqu'à mon mariage puis marié, rue Pasteur.

Mon père avait une belle clientèle, il en a construit des maisons. Carminati, dans le bâtiment, c'est connu. Moi, j'ai travaillé dans la construction, les travaux publics, la maçonnerie. Je vais te jouer un peu d'accordéon, ...

D. A.



M. et Mme Carminati le 5 mai 2011.

Conférence

Regards croisés sur nos anciens commerces

(extraits)

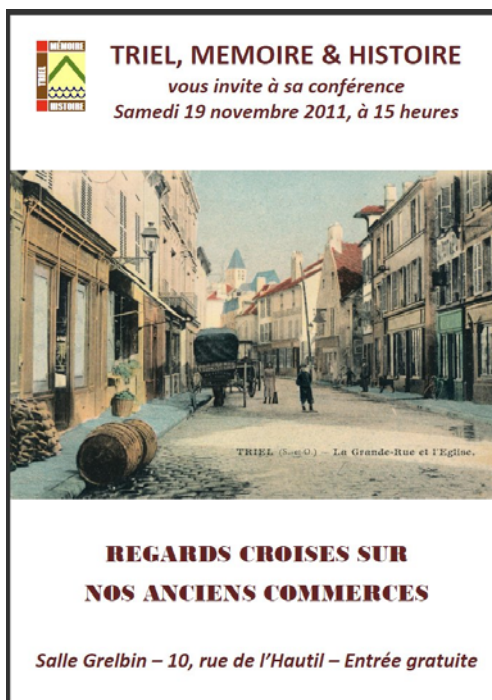
Qui n'a jamais cherché à retrouver l'ambiance de son quartier, ses impressions d'enfance ou de jeunesse, ses souvenirs de lieux et de personnages qui ont marqué leur époque ? C'était visiblement le chemin suivi par deux membres passionnés de notre cercle historique, Françoise DEL RIO et Guy HUET, auxquels ce sont joints Florence PAILLET et Danièle HOULLEMARE.

...

Le large public ayant répondu à l'invitation s'est montré fort intéressé par les intervenants qui se sont succédés ainsi que par l'exposition synthétique, mettant en perspective l'évolution des activités exercées à Triel dans les domaines du commerce, de l'artisanat et de la santé.

Triel est un bourg rural.

Nous allons vous faire revivre l'activité commerciale et artisanale trielloise sur une période d'environ cent ans, à partir du début du XX^{ème} siècle. Notre choix s'est imposé par la limite de la mémoire de nos contemporains et par les documents rassemblés, le plus souvent, avec votre aide. Si l'on écoute avec attention les triellois d'un certain âge, notre ville de Triel-sur-Seine était au début du siècle dernier une cité riche de commerces variés, de boutiques pleines de trésors et d'artisans aux ateliers pittoresques. Triel est typiquement un bourg rural, voué à l'agriculture. Le phylloxera vient tout juste de détruire la viticulture, activité dominante depuis plusieurs centaines d'années sur notre coteau. L'arboriculture va prendre sa place, ainsi que les cultures maraîchères dans la plaine. Chacun se déplaçait à pied, à cheval, en voitures attelées, puis en bicyclettes et enfin en automobiles, présentes pour les premières dans les années 1920. Tout cela va au fil du temps modifier l'atmosphère de la petite ville et en conséquence



l'activité de nos commerçants et artisans. En effet, Triel vit alors presque en autarcie. On ne va pas à Paris ou dans les villes importantes de Seine-et-Oise, Versailles et Saint-Germain-en-Laye, sans motif. Nous espérons vous aider à revivre toute cette ambiance en vous présentant nos trouvailles, mais aussi bien sûr, en faisant appel à votre mémoire.

Avant de rentrer dans le vif du sujet, rappelons quelques données. En 1914, la population masculine, recensée sur la base des listes électorales, se compose de 896 personnes (106 inactifs et 790 actifs) dont 211 exploitants

agricoles et 51 journaliers, 196 ouvriers et 75 artisans et puis 257 personnes du secteur tertiaire, dont 91 commerçants et 27 professions libérales. Rappelons que les femmes qui travaillaient n'étaient pas décomptées ! On constate qu'en 1895 apparaissent les numérotations d'immeubles dans la Grande Rue. Auparavant, sur les factures, il n'y avait même pas d'adresse du tout (exemple, facture Lebeau). C'est le 18 septembre 1913 que Triel devient Triel-sur-Seine, pour ne pas être

« Il ne fallait pas les oublier. »

par Françoise Del Rio

L'idée de faire la liste des commerçants et artisans de Triel que nous avons connus depuis notre enfance me poursuivait depuis longtemps. Je pensais à ma famille (parents, grands-parents, oncles, tantes, frères, sœurs, amis) qui ont été dans l'artisanat ou le commerce, il ne fallait pas les oublier... Mais, il fallait s'y mettre ! J'ai donc commencé à noter les noms côté pair, puis côté impair de la rue Paul Doumer, de Vaux vers Poissy. Ensuite, les rues adjacentes, l'Hautil, Pissefontaine, sans oublier le marché, et les commerçants itinérants (laitiers) qui livraient tous à domicile.

N'ayant pas une mémoire infailible, j'ai demandé à Guy Huet quels étaient ses souvenirs et ensemble, nous avons refait le circuit commerçant de Triel, tout cela ponctué de longues discussions. Lors d'une réunion de notre association « TRIEL, MEMOIRE & HISTOIRE », nous avons parlé de cette initiative et la proposition a été trouvée intéressante par notre Présidente, d'où le projet de faire une conférence et de faire participer les Triellois. Là, ce n'était plus le même problème, il fallait creuser l'idée et se mettre au travail. Ce sont Danièle Houllémare et Florence Paillet qui prennent avec nous ce projet à cœur et se lancent dans de longues recherches... Recherches de documents, photos, dates, adresses exactes... resteront la preuve que notre Triel a été longtemps une ville très active et pleine de vie. Ces femmes, ces hommes toute une population laborieuse qui nous a précédés, nous ne l'avons pas oubliée.

confondue avec Criel, en Seine-Inférieure à l'époque, et Creil dans l'Oise. Par ailleurs, le 27 août 1932 la Grande Rue devient la rue Paul Doumer (1857-1932), Président de la république assassiné la même année. Les documents amassés au fil du temps par les collectionneurs ou les familles trielloises nous apprennent que l'Hospice, les écoles et la Mairie faisaient travailler les commerçants et artisans locaux. Ils devaient s'engager sur leurs tarifs. Pour cela, ils envoyaient aux services compétents une proposition. Si celle-ci était retenue, ils étaient mandatés, recevaient un numéro d'ordre et la procédure devait être renouveler tous les ans ; il s'agit là des premiers appels d'offres. La plupart se faisaient payer au trimestre, parfois à l'année !

Les commerces de bouche. Boulangers pâtisseries, bouchers, charcutiers, B. O. F, épiciers, cafés, hôtels, restaurants et bien d'autres commerces ont laissé des traces (engagements, factures, cartes postales...) qui ont permis d'esquisser leur activité.



En 1972, la *Boulangerie viennoise* des artisans GOUIN.

Le pain des boulangers. Les nombreuses boulangeries montrent quelle était à ce moment là l'importance du pain. A Triel, nous avons une rue du Four. Référence peut-être au four banal qui était un privilège féodal. Le vassal est obligé de faire moudre le grain et de faire cuire son pain dans le four seigneurial. Depuis le Moyen-âge, les boulangers sont constitués en corporation. Sous Louis XIV, on consomme par jour 300 g de pain en moyenne (froment, sarrasin, avoine). Le pain blanc pour les nobles et les bourgeois est acheté chez le boulanger. Le pain bis chez les paysans,

BOULANGERIE - GRAINETERIE		
H. LAISNÉ		
2, Rue de l'Hospice, 2		
TRIEL (Seine-&-Oise)		
M		Triel
mois de juillet	48 pains blancs	48
mois d'août	57 "	57
mois de sept.	189 de farine	
	63 pains blancs	63
	189 de farine	
	total	168 pains
	148 90 = 113 90	
	25 de farine 90	
	116 40	
168 Certif.		
168 90 = 113 90		
660 rabais pour		
	116 40	
	108 90	

Facture de la boulangerie Laisné avant 1900

est fait à la maison, on l'appelle le pain de ménage.

A la révolution, en 1793, on parle du Pain de l'Egalité, symbole de justice. Le pain est tellement important qu'il donne naissance à de nombreux dictons populaires : « Long comme un jour sans pain - Bon comme le bon pain - Avoir mangé son pain blanc - Faire passer le goût du pain. » C'est la base de l'alimentation dès le XI^e siècle et au XIX^e, Il existe encore 250 moulins en Seine et Oise dont au moins un à Triel, sur un bras de Seine identifié dans une adjudication de 1852.

Vers 1860 : de nombreuses femmes ne veulent plus pétrir à la maison. Les boulangers

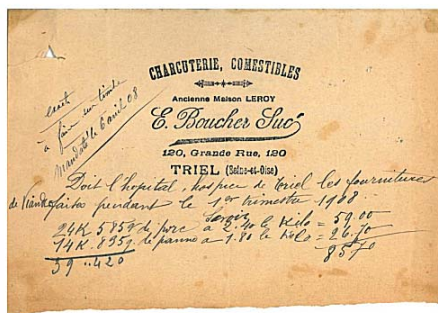
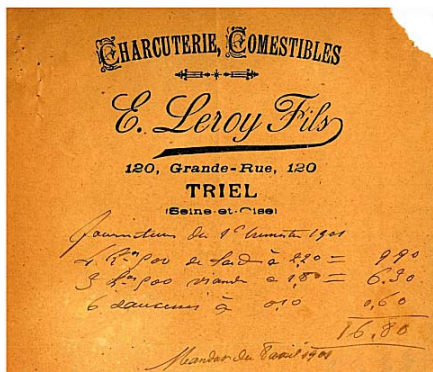
commencent alors le portage, avec le plus souvent un échange non monétaire : le blé est donné contre le pain. Cela explique l'ancienne appellation «boulangerie-graineterie». A Triel, en 1926 : les boulangers triellois essaient de taxer le portage du pain. Compte tenu des réactions des clients et de la presse, ils ne la mettront visiblement pas en application.

Aujourd'hui, la consommation quotidienne de pain est d'environ la moitié de ce qu'elle était sous Louis XIV selon l'étude de l'Observatoire du Pain de 2006.

A Triel, Nous avons retrouvé la trace de nos anciens boulangers, essentiellement dans la Grande Rue (actuelle rue Paul Doumer) : au 90 existait déjà en 1843 le fournil de quartier où les habitants venaient cuire leur pain. En 1901, la boulangerie-graineterie est tenue par M. LAISNE. En 1905, par la Veuve Laisné. En 1913, M. Bourrat. En 1922, Mme Bourrat déménage au 174. Au 136, la boulangerie nationale est tenue sous l'enseigne *MAINTENANT-MORDANT* (individuel ou associés ?).

Puis Bosvedon reprend la boulangerie, (d'après le témoignage de Guy Huet) suivi d' Emile Leprêtre que l'on trouve en 1890 comme Marchand de bois, puis en 1894 marchand de bois et charbons jusqu'en 1907. Il traversera la rue pour s'installer en 1908, au 77, dans une activité de ... BEURRE, ŒUFS, FROMAGES !

Le marchand forain de tissus Assier est présent en 1947. Au 135, la boulangerie Giron est présente en 1908, et nous la retrouverons au 174 plus tard. Au 174, à la même époque c'est la boulangerie Pradon, ici la famille est accompagnée des deux employés. En 1915, nous y retrouvons M. Giron, qui traverse la Grande Rue et à cette occasion transfère son enseigne commerciale qui devient *BOULANGERIE VIENNOISE*.



Au 120, Grande Rue (actuelle rue Paul Doumer)... en 1901 et 1908.

Cygne Blanc une laverie, puis une mercerie. Aujourd'hui, les lieux sont occupés par *Les Pompes Funèbres*.

Au 156, sont installés des bouchers depuis les années 1900, avec la Maison SENET, PEZI, CASSEN, CROSNIER, FROMENTE. C'est en 1988 que M. DESUMEUR s'y installe pour une vingtaine d'années. A sa retraite, il vend son affaire à M. MARIE.

Au 161, La famille Levistre ouvre une pâtisserie. Leur fils (Bouboule) succède à ses parents avant d'ouvrir le futur restaurant «Le Coq au vin» sur une péniche désaffectée (!). S'installent successivement, un traiteur, puis BOUDET en 1959 et ensuite la crèmerie *Aux fruits exquis*. Au 206 bis, on peut lire sur l'immeuble *PETITES GALERIES* au début du siècle, puis la boucherie chevaline *FONTAINE* sera remplacée par le tailleur *BIERLING*, un cordonnier et enfin *ITALIA*. Au 218, la boucherie *ROUVEL*, successeur de la maison *CHARTIER*, puis *CHARTON & GUILBERT*, aujourd'hui *EPI SERVICE*.

Au 226, M. Noël tenait la boucherie chevaline, présente en 1957. En face son fils Michel avait une boucherie « normale » en 1965 qui ferma après le départ du père. Celle du 226 était toujours ouverte dans les années 1990 avec Mme Vacher.

Les B.O.F. (Beurre–Oeufs–Fromages).

D'autres commerces animent la Grande Rue, ces

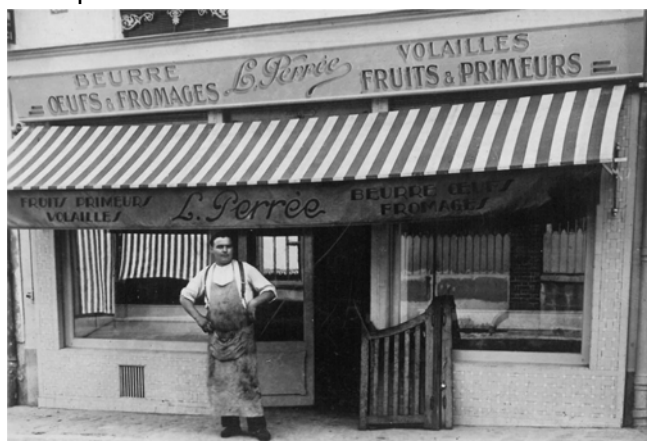


Au 204, Grande Rue devenue la rue Paul Doumer, il y avait *La Maison bleue* de M. Roboam... entre 1965 et 1988.

boutiques sont peut-être plus familières à l'ensemble de la population car en effet, à cette époque, qui n'est jamais allé chercher les œufs chez la crémère, son petit panier métallique rond à la main ?

Les B.O.F. c'est l'ancien sigle du commerce des produits alimentaires qui s'appliquait du grossiste des Halles jusqu'au détaillant crémier.

Au 141 Grande Rue, M. et Mme Dreux créent le 7 juillet 1896 un fonds de commerce de *FRUITERIE, VOLAILLES, PRIMEURS, BEURRES, OEUFS ET FROMAGES* (voir photo en page de couverture). M. et Mme Perrée acquièrent le fonds le 1^{er} janvier 1920 avec bail jusqu'au 1^{er} octobre 1924. Le 1^{er} mai 1946, Mme Veuve Perrée le donne en gérance libre pour une durée indéterminée à M. Vedel. Le



Au 124, Grande Rue, le commerce de L. Perrée en 1924.

31 décembre 1971, le fonds de commerce cesse son activité et la maison est vendue à M. Kraus. S'y succéderont ensuite d'autres types de commerces : photo, location vidéo, tapissier, jusqu'au comptable actuellement. Au 204, *La MAISON BLEUE*, où Grouffal en 1938, Gouyette, Daquet, Roboam de 1965 à 1988 et enfin Ben



Yaya. L'activité changera avec la *Route du Cacao* de P. Guereau.

Les épiceries. Il existe d'autres commerces de détail et de proximité de denrées alimentaires : ce sont les épiceries. Dans les zones rurales, elles distribuaient aussi d'autres produits.

Son nom apparaît au Moyen-Age avec le commerce des épices. Ensuite la palette de produits proposés s'élargie. On y vend essentiellement des produits en vrac. Commerce indépendant à l'origine, il est aussi organisé dès la fin du XIX^{ème} siècle en réseau succursaliste (Félix POTIN) ou Coopératif, dans le sillage d'un mouvement organisé par Robert OWEN.

Au XX^{ème} siècle, avec le développement de l'agroalimentaire, les produits en vrac sont remplacés par des produits préemballés (ex *FELIX POTIN* ou *CASINO* pour le sucre). Dès la 2^{ème} moitié du XX^{ème} siècle, le Libre-Service apparaît. Dans les villes parfois, les épiceries se spécialisent pour devenir les « épiceries fines ». Il semble que ce soit le cas à Triel avec la Maison Portebois.

Enseigne importante de Triel, installée au début du siècle au 115 Grande Rue, elle appliquait déjà les principes repris plus tard par la grande distribution. Il semble que l'ambiance y était très familiale, puisque le patron emportait toute l'équipe à la mer aux beaux jours, dans la camionnette de livraison !

Son importance justifiait une annexe cave et entrepôt rue Saint-Vincent.

A Triel, on comptait de nombreuses épiceries : l'épicerie Vallin, au 129 Grande Rue en face de la rue des Créneaux, peut-être la plus ancienne puisque créée en 1855 et aux mains de la même famille jusqu'en 1930. Elle sera malheureusement déclarée en faillite en 1934. Existait aussi au 151, le *COMPTOIR FRANÇAIS* et en face au 200, l'épicerie *ALBERT*, le dépositaire du lait



Longtemps des commerces animaient Pissefontaine.

frais de M. Henri LEROY, laitier depuis 1908, qui se ravitaillait dans les fermes de Courdimanche et de Seraincourt.

Egalement, les deux *Unions commerciales* – l'une, créée en 1905 à l'angle de la rue Paul Doumer et du Pont (actuel *TRIEL-FLEURS*) et l'autre à l'angle de la rue

Trousseline (actuelle pharmacie *SIGWARD*).

On comptait aussi l'alimentation du *PERRY*, au 75, l'épicerie *DAUNAY*, en face de la rue Saint Vincent, ainsi que plusieurs boutiques dans les hameaux de Pissefontaine et de l'Hautil.

La boutique du 175 Grande Rue était tenue, entre 1935 et 1957, par Mlle Renée Albert, Nénée pour la famille, Nénette, pour les clients. Cette dernière avait travaillé dans l'épicerie-fruiterie de ses parents, au 200 Grande Rue, avant de reprendre l'épicerie-buvette-fruiterie *GROBOIS*, du 175, à l'enseigne *Buvette Saint Martin* qui détenait une licence IV. On peut voir la plaque, vissée sur la devanture. Située au pied de l'église, dans la rue principale, la boutique, d'un côté, était mitoyenne avec les marchands de chaussures, *Cauchefer* puis *Rusta* et le cinéma *Le Régional*, de l'autre avec les quincailliers *Linais* puis *Doufils*.

Le rez-de-chaussée du 175 était composé de trois pièces : la boutique, la cuisine avec l'escalier pour accéder aux étages et au sous sol, servant de réserve, et la salle à manger. Melle Renée Albert officiait derrière un comptoir en zinc, au fond à gauche en rentrant. Sur la droite, la caisse avec la balance, derrière celle-ci, les boccas de bonbons, en continuité, le mur tapissé de grandes étagères en bois et de tiroirs, faisant face à des placards hauts, à portes vitrées, en dessous le stock de fruits et légumes. Il n'y avait aucune chaise ou table, la clientèle restait debout.

A l'époque, les armoires réfrigérées n'existaient pas, on utilisait des glacières. Celle du 175 était installée derrière le comptoir, sur la gauche. On achetait à Saint Germain en Laye, des pains de glace de 10kg et d'1 mètre x 0.20 x 0.30. Ils étaient livrés tous les jours en été et 1 à 2 fois par semaine



En tournée avec son fidèle cheval, c'est Mme Bourrat, la boulangère.

en hiver. Il fallait casser, au pique à glace, tous ces pains, pour pouvoir les rentrer dans la glacière.

Les percolateurs, eux non plus, n'existaient pas, le café se faisait dans une cafetière, le beurre était vendu à la coupe, la chantilly à la louche, le lait à la mesure et le crédit à la clientèle était courant.

Pour son réassort, Mademoiselle Renée Albert faisait appel aux établissements Juré, grossiste à Meulan pour l'épicerie, Martin, pour le beurre en plaquette et différents fromages, Tafforeau, pour les bonbons, Olida, pour la charcuterie, Dubonnet, pour les apéritifs. Pour les fruits et légumes, elle descendait, une fois par semaine aux Halles de Paris, avec M Vedel, qui tenait la boutique du 141 et qui possédait un véhicule. Durant son absence, la buvette épicerie restait ouverte et c'est sa belle sœur qui venait la remplacer.

Pour le vin, elle se le faisait livrer en tonneaux par la maison ALRIC. Les livreurs accédaient à la réserve en passant par l'impasse des Hutins et pour éviter toute fatigue roulaient les fûts sur le chemin. Venait ensuite la corvée de la mise en bouteilles et Renée Albert mettait son frère à contribution.

La clientèle était composée d'habitues comme les passeurs du bac ou Emile Prud'homme et son beau frère, Tony Murena, lui aussi accordéoniste.

Les commerçants du quartier allaient, aussi, souvent sur l'heure de midi, prendre un apéritif, tout comme les équipes du Port Marron. Le matin ou en début d'après midi, elles stoppaient devant la devanture, descendaient de leur vélo et allaient se rincer la gorge avec un café arrosé, un café calva. Les jours d'enterrement, les hommes laissaient leur femme entrer à l'église et s'en allaient à la buvette. Les soirs de cinéma, à l'entracte, la foule s'entassait à l'intérieur et la boutique bruissait de mille commentaires, Nénette Albert devait attendre la fin de l'intermède pour installer les volets et fermer boutique. Le dimanche, on pouvait jouer aux cartes, derrière, dans la salle à manger. Renée Albert, Nénette, est décédée dans sa boutique, un jour de fermeture

en 1956 ou 1957. Sa sœur Fernande, le temps de trouver un repeneur, a assuré la transition. Cette épicerie-buvette, puis café, puis magasins divers est devenu une boutique qui est aujourd'hui transformée en habitation.

Cafés, bars, restaurants, hôtels. Ces commerces avaient leurs spécificités et les ménagères savaient où envoyer chercher «le père» selon le jour... Ici, on jouait aux dominos le lundi, là aux cartes le mardi, et quant au billard, c'était toute la semaine chez la plupart d'entre eux. Parfois tenus par des femmes, ils étaient surtout fréquentés par des hommes. Nous vous invitons à retrouver l'ambiance de la «Belle époque» et des «Années folles» à l'occasion d'une ballade trielloise.

Sur l'Hautil se trouvaient différents hôtels-restaurants qui devaient être fréquentés par les bourgeois de la région et les parisiens en recherche d'air pur et de séjours champêtres. L'Ermitage, dans la Grande rue de l'Hautil. Sur une carte postale expédiée de Limay, à destination du Havre, on peut lire cette publicité : «...dans un des plus beaux sites de la région parisienne. Installation simple avec chambres gaies et spacieuses. Verger, tennis, et à quelques pas de là, son merveilleux panorama de plus de 40 Km d'horizon... ». Un large portail, un abord sobre mais cossu, une serre, des bungalows avec terrasses privatives...Au jardin, des ombrages offrent un lieu de lecture ou de rêveries dans des sièges « transatlantiques ». A l'intérieur, la salle du restaurant est coquette, avec fleurs et nappes à carreaux.

La Closerie des Tilleuls est vantée, elle, depuis le centre-ville par une « réclame » qui propose : Bon air, Beaux ombrages, Belle vue...à la Closerie des Tilleuls, mais aussi bon gîte et ce voyageur qui écrit être venu se retirer ici pour « travailler » A-t-il trouvé ce qu'il attendait ? Le *CAFE DU CENTRE*, devenu récemment l'*HAUTILUS* a été transformé aujourd'hui en logements.



Sous l'enseigne St Martin, il y avait la célèbre *Auberge de l'Image*, ainsi qu'une modeste buvette.



Ombres, bon gîte à 3 Km seulement...

Au carrefour, l'*AUBERGE BELLEVUE* deviendra l'*AUBERGE DE LA CHAPELLE* dans les années 1950 et plus loin, vers Chanteloup, une autre étape, une ancienne enseigne *AU BEL AIR*, tenue par la famille Huché, était devenue l'*AUBERGE DAUPHINOISE*, très prisée pour les rencontres familiales... Il existait aussi sur l'Hautil l'Auberge du Chasseur, chez AYAT, où « on pouvait apporter son manger ». Nous n'en avons pas l'adresse !

Redescendons vers le bourg. A Pissefontaine, les Cafés WALLON et SAUVE et rue Galiéni, l'Hôtel BELLEVUE. Nous trouvons Place de la Gare l'Hôtel Restaurant Berthon où la fanfare venait



A l'entrée de l'Hautil on était accueilli par l'*Auberge de l'Ermitage* et son immense serre dans les années 1930...

donner l'aubade à la clientèle les jours de fête, comme la Sainte Cécile, notamment. On trouvera plus tard, à cette adresse, LASFARGUES, puis Mme Brot en 1954. Grande Rue, deux établissements : la Maison Martin et l'Hôtel du Commerce, vantant sa grande salle pour noces et banquets.

Plus haut, au 171 Grande Rue, l'Hôtel de l'Image, aujourd'hui disparu était également un relais de poste. Et sur la rive droite de la Seine, au bord de l'eau, nous arrivons chez Félix, à l'Hôtel de la Marine, qui devait être une étape pour les

amoureux de canotage et les adeptes de la petite reine !

Si le cœur vous en dit, traversez sur ce joli pont suspendu, qui n'est plus à péage depuis 1929, et allez prendre un verre chez Renouard, avant de pousser jusqu'à la buvette du Chantier Mallard d'où vous aurez la plus jolie vue sur ce beau village. Plus loin sur le « quai », mais un peu plus tard dans le temps, vous pourrez déjeuner ou dîner à l'Auberge du *COQ AU VIN*.

Beaucoup d'autres commerces animèrent le village. Notre propos n'est pas de les passer tous en revue, mais seulement de citer ceux pour lesquels nous avons retrouvé une trace.



... c'est à la *Closerie des tilleuls* sur l'Hautil.

Imaginez maintenant que vous arrivez de Vaux, pour aller jusqu'à Poissy. Vous passez à la hauteur de la résidence de Caroline, la Belle Otéro, devant la Maison Damiens, marchand de Charbons. Puis vous prenez votre journal chez une autre Caroline, Lehmann, ou chez sa fille



... jusqu'en 2003 quand les restes du bâtiment attendaient leur démolition pour cause de fontis tout proches.

« Phiphine » à moins que ce ne soit du temps de Mme Descraques, qui rénova le magasin. En face de la ruelle Cadot, une quincaillerie vous attend au 220, ou bien, selon votre date de naissance, les articles de pêche de M. François. Plus bas à

droite, au 149, la Maison Menou qui vous propose toute la mercerie et les tissus dont vous pouvez rêver. Passez la Place de la mairie, qui est bien calme à cette heure, et vous voici dans le magasin de nouveautés Royer, pour y acheter tout le linge de la maison. Ne changez pas de trottoir, la boutique suivante vous attend pour vous refaire une beauté : chez *TOUPIN*, bien sûr. Un peu plus loin, vous voilà *AU PETIT PARIS* et presque en face, vous trouverez chez *CINIE* tout ce qu'il faut pour réparer votre toute première bicyclette.

A l'angle, de la rue des Créneaux, au 164, un bistro, à moins que ce ne soient les Graines Clause et tout proche, au 162, la quincaillerie *CINIE*, fils du maréchal-ferrant. Juste après au 160, et bien sûr selon l'époque, Paulo, le cordonnier, le Studio Photo *GEO*, où vous vous êtes fait tirer le portrait en 1945, ou les *LAINES PINGOUIN*, plus près de nous. Ah, vous voici arrivé à la Graineterie Auroux ! Chacun d'entre nous connaît bien la mince et énergique silhouette de Mme Yvonne Auroux. Ce sont les grands-parents de son mari, Auguste, qui achetèrent la graineterie dans la Grande Rue. C'est au retour d'Allemagne où il était prisonnier qu'Auguste Auroux retrouve la graineterie. Pendant la seconde guerre mondiale, ses parents avaient poursuivi l'exploitation de l'affaire familiale. Auguste constate que la concurrence de la maison Clause rend le maintien de l'activité difficile. Il

conseille à ses parents de vendre. La famille Delahaye prend la succession. Dans les années 1995, la graineterie cède la place au Restaurant *LE PETIT BOUCHON* créé par la famille Motaclair, puis à *LA GRANGE* qui lui succède et qui est toujours en activité.



Nous cesserons provisoirement notre promenade ici car si vous cherchez du tabac, allez donc au *CAFE PION*, c'est le *BALTO* d'aujourd'hui, situé presque en face de *JAMET* qui était le maréchal-ferrant qui aujourd'hui n'est plus qu'un souvenir.

En complément de lecture, vous trouverez l'intégralité de la conférence sur notre site internet de l'association :

www.trielmemoirehistoire.fr



Epiciers, bouchers, charcutiers, laitiers, donnaient vie au bourg de Triel et nombreux étaient ceux qui livraient les achats de leurs clients à domicile.



Gustave Loiseau, peintre post-impressionniste

Le talent du peintre Gustave Loiseau est, enfin, de nos jours pleinement reconnu et le monde des arts le considère unanimement comme un grand paysagiste. Emule sincère des grands noms de l'impressionnisme, de plus en plus apprécié des amateurs, Gustave Loiseau est surnommé par ses biographes, «l'historiographe de la Seine».



Gustave Loiseau (1865 – 1935).

Si l'on excepte les séjours, chaque été, à Pont Aven et sur les bords de la Manche, le peintre, lors de ses voyages, a privilégié le cours de la Seine, ses rives et ses affluents. Il n'a cessé de côtoyer et de représenter le fleuve à Herblay, Marly-le-Roi, mais surtout à Triel, Elbeuf et Rouen.

De ces lieux, Gustave Loiseau a laissé «des toiles empreintes d'une mélancolie qui leur donne un aspect particulier et un charme séduisant et onirique»¹.

Pourtant, rien dans son milieu ne laissait présager une telle destinée.

Né à Paris, dans le quartier de Chaillot, le 3 octobre 1865, il est issu d'une famille de commerçants, originaires de Pontoise.

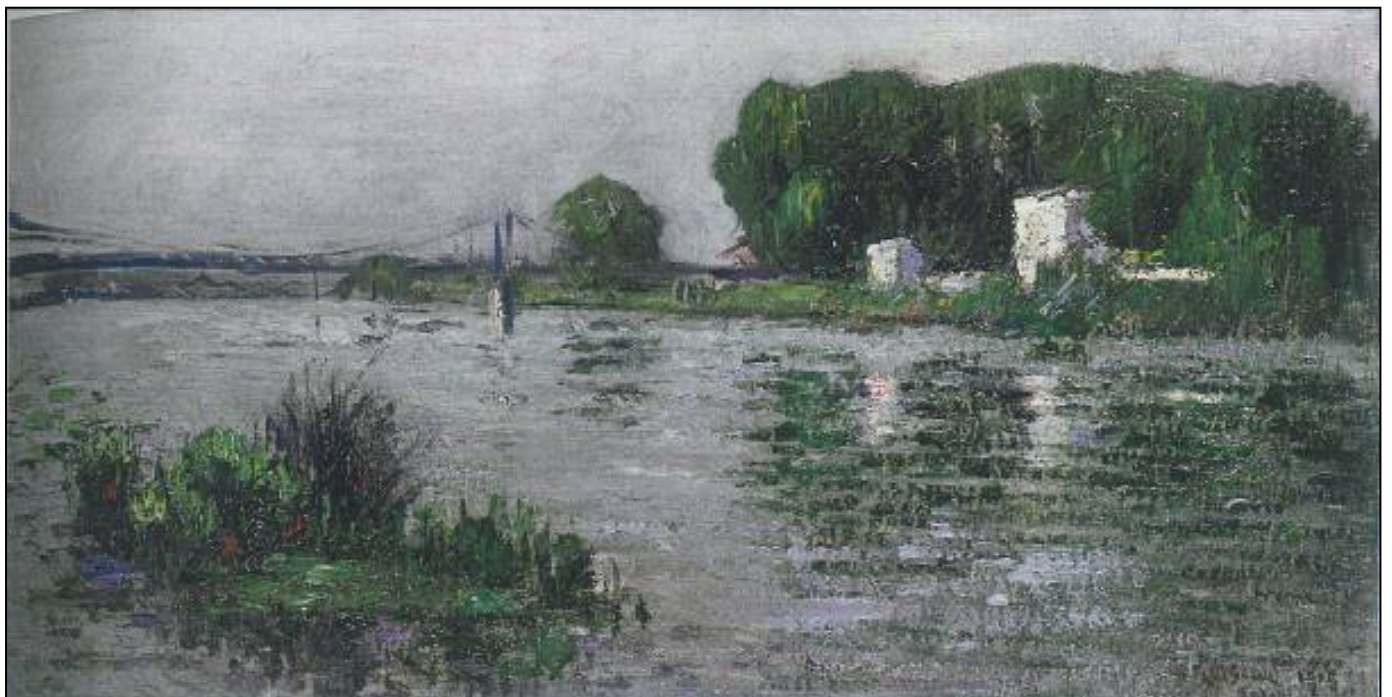
Après son certificat d'étude, il est placé en apprentissage chez un charcutier, puis en 1880, chez un peintre en bâtiment.

Suite à une grave fièvre typhoïde qui le laisse alité de nombreux jours, Gustave Loiseau, qui éprouve une véritable passion pour les arts

plastiques, émet le souhait d'étudier le dessin et la peinture. Son père ne s'y oppose pas et le fait entrer dans l'entreprise d'un décorateur, ami de la famille.

Il a, ainsi, l'opportunité d'être associé à la réfection de l'appartement du peintre Fernand Quignon, un illustre oublié mais à l'époque, considéré comme un grand paysagiste.

Il entrera dans son atelier quelques années plus tard, en 1889, mais n'y restera pas longtemps, déçu par son enseignement.



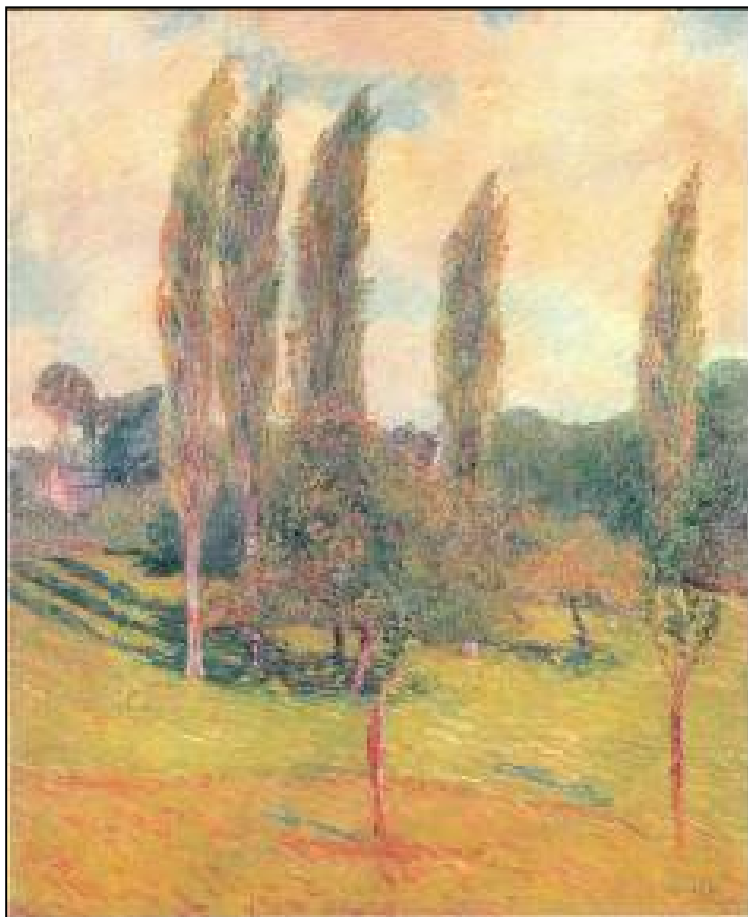
Bords de Seine à Triel - Gustave Loiseau (1913).

Pendant ses heures de loisirs, Gustave Loiseau parcourt la campagne d'Ile de France et peint sur le motif. Une de ses premières toiles, «*Vent dans les Peupliers*» date de cette époque. On y perçoit, «*dans un ciel couvert de gros nuages qui tamisent les rayons solaires, la brise vivifiante qui souffle sur les peupliers et la palpitation de l'air dans le vert-gris lumineux du paysage*»².

En 1887, l'héritage que lui lègue sa grand-mère lui permet de prendre son indépendance : il quitte l'appartement familial, s'installe à Montmartre et se consacre entièrement à la peinture. Il en profite pour s'inscrire à l'école des Arts Décoratifs mais n'y passe qu'une seule année.

Il préfère, sur les conseils de Fernand Quignon, se rendre en Bretagne, à Pont Aven. Il y fait la connaissance de Maxime Maufra et Henry Moret, deux jeunes peintres qui deviendront des amis intimes et y rencontre, en 1894, Gauguin. Gustave Loiseau sera «*marqué par les conseils du maître, comme en témoigne l'ordonnance de ses compositions, plus architecturées*»³.

Dès lors, encouragé par ses camarades, il ne cesse d'exposer dans maintes expositions et divers salons. En 1897, il est pris sous contrat, par la galerie Durand Ruel qui lui assure ainsi



Vent dans les peupliers - Gustave Loiseau (1885).

une certaine sécurité financière.

Gustave Loiseau est un artiste autodidacte. Son style est déterminé par les leçons de la nature et par l'observation directe du monde qui l'entoure.

«*Il s'emploie à capter des impressions causées par les variations de lumière, les vibrations de l'air et de l'eau*», mais à l'inverse des impressionnistes, il «*ne cherche pas à retenir un instant fugitif et anecdotique mais à définir l'aspect extérieur, à le recréer sur sa toile pour en pénétrer intensément le regard du spectateur*»⁴. Dans ses toiles, Gustave Loiseau introduit aussi une autre donnée, la solidité, cet élément nouveau qui permet l'équilibre des masses et la construction.

D'une grande sensibilité,

Gustave Loiseau a la



Vue de Triel sous la neige - Gustave Loiseau (février 1916).



Le village de Triel - Gustave Loiseau (1900).

délicatesse et la subtilité d'un poète. Il est «attiré par les teintes voilées des brumes matinales flottant sur la rivière ou par un crépuscule aux nuances diffuses au-dessus d'un clocher ; il n'apprécie guère la violence des rayons solaires de midi, ni la lumière crue du grand beau temps, leur préférant les effets de pluie, de givre, de neige»⁵.

Paysagiste reconnu, Gustave Loiseau n'a peint aucun nu et peu de portraits, préférant les personnages en mouvement, À partir de 1920, son œuvre s'enrichit aussi de nombreuses natures mortes. Son goût pour les séries, à l'instar de Claude Monet, lui fait peindre, sous le même angle, des coins de prairies ou de jardin, des allées de peupliers ou de saules, des quais, surtout parisiens, des falaises,...

Entre 1900 et 1925, Gustave Loiseau peint de nombreuses

vues de Triel. Si les bords de Seine

l'inspirent naturellement, le bourg et ses hauteurs, quelques rues dont certaines sous la neige, retiennent aussi son attention. Parmi les toiles sur Triel, de nombreuses reproductions du pont suspendu, étudié sous tous les angles, soulignent le penchant du peintre pour ce type d'ouvrage. Gustave Loiseau meurt à Paris, le 10 octobre 1935, il est inhumé à Pontoise.

De caractère timide, modeste et simple, Gustave Loiseau a déclaré : «Je ne me reconnais qu'un mérite, celui d'être sincère. Je travaille comme je peux, dans un petit coin et m'essaie à traduire, de mon mieux, l'impression que je reçois

de la nature... Il est rare que je me satisfasse et même quand je me satisfais, je n'en tire aucune vanité. C'est mon instinct seul qui me guide».

Florence Paillet

1 - 2 - Extrait du livre de Jean Melas Kyriazy, «Gustave Loiseau, l'historiographe de la Seine».

La Bibliothèque des Arts, Paris - Lausanne.

3 - 4 - 5 - Gustave Loiseau, Didier Imbert Fine Art.

Sources : Musée Lambinet, Versailles.



Le pont suspendu à Triel - Gustave Loiseau (1916).

Conférence

La ligne d'Argenteuil à Mantes, genèse d'un chemin de fer au XIX^e siècle

Dès 1843 fut mis en service le chemin de fer de Paris à Rouen par la rive gauche de la Seine, laissant les habitants de la rive droite «sur leur faim». *Le Journal des chemins de fer* écrira d'ailleurs en 1891 que ceux-ci avaient été «un peu sacrifiés au point de vue des communications». Mais bientôt le besoin d'une ligne desservant la rive droite et ses nombreuses industries se fera sentir avec acuité, d'autant que la portion de ligne de Paris à Mantes par la rive gauche arriva à saturation dès les années 1880. Ainsi fut-il décidé, à la plus grande satisfaction des habitants des coteaux de la rive droite, de doubler la ligne existante d'un tronçon partant d'Argenteuil (déjà relié à Paris), et allant jusqu'à Mantes par la rive droite. La ligne d'Argenteuil à Mantes fut inaugurée en grande pompe le 28 mai 1892.

Un peu d'histoire

L'avènement du chemin de fer au début du XIX^e siècle a révolutionné les communications entre les hommes en réduisant d'une manière inimaginable la durée des trajets. Par exemple, pour se rendre de Paris au Havre, il fallait compter plus de 30 heures de diligence en 1814 et seulement 5 heures en chemin de fer quarante ans plus tard.

Ce fut surtout grâce au génie et à l'obstination de deux hommes que le chemin de fer put prendre son essor. L'un, anglais, Georges Stephenson, fut le premier à faire de la locomotive à vapeur un vrai moyen de traction capable d'emporter de lourdes charges à une vitesse plus grande que celle d'un cheval au trot. L'autre, français, Marc Séguin, fit plusieurs voyages en Grande Bretagne afin de rencontrer l'ingénieur anglais. Il contribua lui aussi à améliorer la locomotive à vapeur grâce à la chaudière tubulaire. Stephenson adopta l'invention du français pour équiper sa célèbre machine : « the Rocket » (la Fusée) en 1830.

C'est avec une bonne décennie de retard sur l'Angleterre, que le chemin de fer commença à se développer en France. Ce fut en 1828, l'ouverture



de la première ligne entre Andrézieux et Saint-Étienne, puis en 1832, celle de la ligne de Saint-Étienne à Lyon, qui fut exploitée par les frères Séguin. En 1837 enfin, Émile Pereire réalisa le premier chemin de fer pour voyageurs entre Paris et Le Pecq.

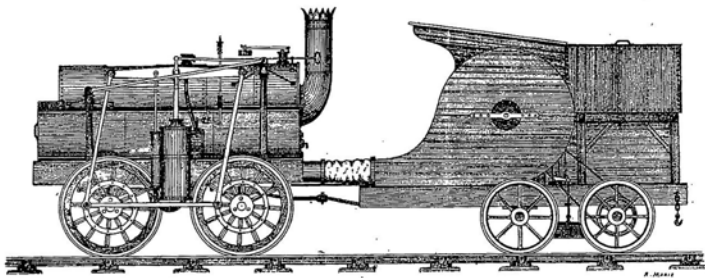
Le chemin de fer devint bientôt un phénomène de mode exaspérant certains intellectuels comme Flaubert qui écrivait à sa sœur en 1843 : « Il est impossible d'entrer n'importe où sans qu'on entende des gens qui vous disent : Ah ! Je m'en vais à Rouen ! Je viens de Rouen ! Irez-vous à Rouen ? Jamais la capitale de la Neustrie n'a fait tant de bruit à Lutèce. On en est

tanné. » Il suscitait aussi des inquiétudes (on avait peur de la vitesse et des tunnels), tandis que d'autres restaient encore sceptiques sur son avenir. Un ministre des finances déclara vers 1830 : « Des chemins de fer ! Mais vous ne savez donc pas ce que coûte le fer en France ? Ce serait la ruine ».

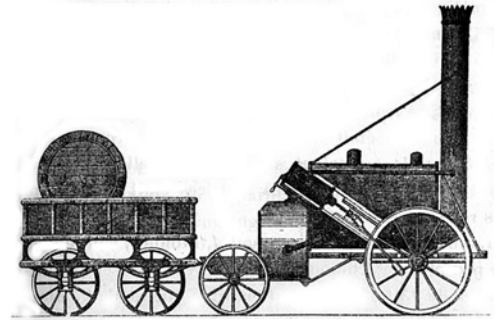
Durant le Second Empire, le chemin de fer connut un développement fulgurant. Sous l'impulsion de Napoléon III, le réseau français passa de 3500 Km en 1850 à 17500 km en 1870. Ce fut aussi l'époque où apparurent les grandes compagnies qui allaient marquer l'histoire ferroviaire française jusqu'en 1938. Elles furent au nombre de six : le Paris-Orléans (PO), créé en 1838 ; la Compagnie



Georges Stephenson, Marc Séguin.



Locomotive à chaudière tubulaire de Marc Séguin (1827).



Locomotive de Georges Stephenson dite "La Fusée" (1830).

du Nord (1845) ; la Compagnie du Midi (1852) ; la Compagnie de l'Est (1854), la Compagnie de l'Ouest (1855) et le Paris-Lyon-Méditerranée (PLM), créé en 1857.

Après la guerre de 1870, le chemin de fer entra dans une période plus difficile. L'effet conjugué des conventions de 1883 qui obligèrent les compagnies à réduire considérablement leurs tarifs (jusqu'à 27% en 3^e classe) et de la grave crise économique qui toucha toute l'Europe à partir de 1883, entraîna les compagnies dans des difficultés financières qui les contraignirent à améliorer leur rentabilité. La première victime de ces difficultés fut la Compagnie de l'Ouest qui, au bord de la faillite à la fin du siècle, fut rachetée par l'état en 1908. C'est donc dans ce contexte peu favorable que cette dernière entreprit la réalisation de la ligne d'Argenteuil à Mantes en 1887.

La ligne d'Argenteuil à Mantes

Mais avant cette date, bien des projets virent le jour. Les premiers faisaient état d'un « chemin de fer à voie étroite », qu'on appelait aussi à l'époque tramway à vapeur. Le tramway à vapeur, mode de transport hybride à mi-chemin entre le tramway urbain et le chemin de fer traditionnel, mais beaucoup moins coûteux à construire que ce dernier, commença à faire son apparition dès les années 1860. En rase campagne, on établissait les voies sur le bas-côté des routes et on encastrait les rails dans la chaussée en traversée des villes et des villages. Ces lignes étaient parcourues par des trains composés généralement de 2 à 6 voitures tirées par des locomotives

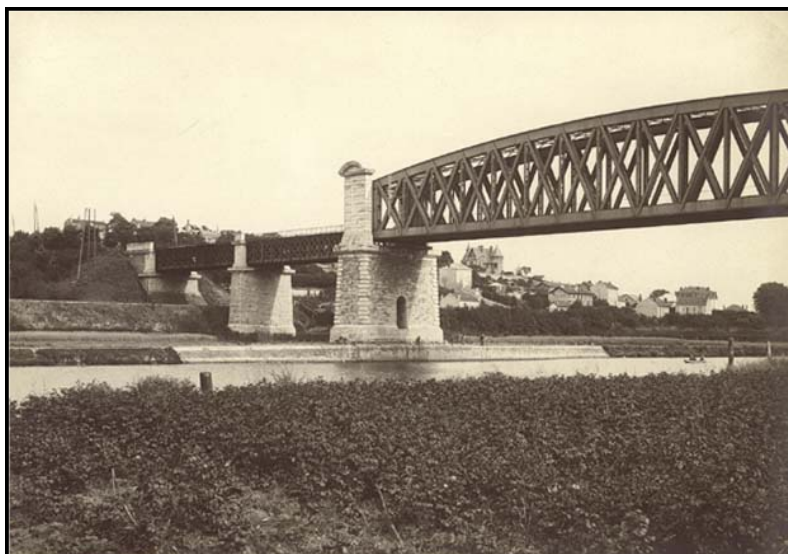
à vapeur légères (10 à 20 tonnes). Les trains circulaient à des vitesses relativement faibles : 8 Km/h en ville et 20 Km/h au maximum en rase campagne ; mais il faut toutefois rappeler qu'ils desservaient des zones rurales jusque là accessibles par la seule voiture à cheval.

Le tout premier projet de ce type semble remonter à août 1865, époque à laquelle un certain « marquis de la Conillère de Narbonne » proposait un chemin de fer d'Argenteuil à Triel.

En août 1870, une entreprise spécialisée dans la construction de chemins de fer à voie étroite proposait de réaliser une ligne d'Argenteuil à Dreux en passant par la rive droite de la Seine. La ligne devait desservir, entre autres, les communes de Conflans, Andrésy, Triel, Meulan, Juziers, Limay, Mantes. Cette proposition n'ayant pas retenu l'attention de l'Administration, la même entreprise fit une nouvelle proposition en mai 1879 qui n'eut pas plus de succès que la première.

Finalement, le 17 juillet 1883, la décision fut prise d'accorder la concession de la ligne d'Argenteuil à Mantes à la Compagnie de l'Ouest. La loi du 5 août 1885, signée de la main même du Président de la République Jules Grévy, déclarait d'utilité publique la ligne d'Argenteuil à Mantes, confirmant la concession à la Compagnie de l'Ouest.

Commença alors une longue étude suivie d'une consultation des populations sur le tracé du futur chemin de fer : les contestations et protestations furent nombreuses. On peut notamment citer l'inquiétude qu'a suscitée la coupure du chemin du Montoir auprès des Triellois, ou la levée de boucliers d'une grande partie de la population de



Le viaduc Eiffel à Fin d'Oise vers 1892 (Source A.D. Yvelines).

Meulan contre le tracé prévu, qui envisageait faire passer le chemin de fer en plein centre ville.

Ce ne fut donc que le 9 mars 1888 que fut donné le premier coup de pioche de la future ligne. Et les travaux furent pour le moins pharaoniques ! D'abord par le nombre d'ouvriers engagés : en 1890, un total de 1319 hommes travaillait sur le chantier. Par l'ampleur des terrassements aussi : en pleine période des travaux, on déblayait chaque mois 99.000 mètres cube de terre. Au total les travaux entraînèrent le déplacement de 2,3 millions de mètre³ de terre.

Un événement important eut lieu sur la commune d'Andrésy en 1890. Lors des travaux de terrassement, on découvrit un vaste cimetière mérovingien d'où 492 sépultures des VI^e et VII^e siècle furent mises au jour. Le 6 août, on dépêcha sur les lieux une commission d'archéologues et de spécialistes chargée d'étudier les fouilles.

On avait longtemps espéré pouvoir mettre en service la ligne pour l'Exposition de 1889 (celle de la Tour Eiffel), mais d'innombrables problèmes, aussi bien techniques qu'administratifs, retardèrent petit à petit l'inauguration jusqu'à l'été 1892. Le Journal de Mantes manifesta d'ailleurs un franc pessimisme en écrivant le 27 avril : « A propos, vous savez, l'inauguration de la ligne d'Argenteuil... eh bien, rien n'est moins fixé qu'auparavant : Nous savions déjà que les dates données pour novembre, février et avril étaient chimériques ; on avait ensuite fait espérer aux riverains le mois de mai ou celui de juin... mais aujourd'hui on ne fait plus rien espérer du tout. Quand l'inauguration viendra ? On verra. »

Enfin, le Samedi 28 mai 1892 fut le Grand Jour de l'Inauguration !

On affréta pour l'occasion un luxueux convoi composé de wagons-salons et de voitures de première classe à bord duquel prirent place

nombre de personnalités du monde politique et des chemins de fer. Le train partit de Paris à 13h30 et se dirigea vers Mantes en s'arrêtant dans les principales stations, dont celle de Triel où l'on avait préparé une petite fête. L'arrivée du train en gare fut saluée par une Marseillaise entonnée par la fanfare des pompiers, qui, en grande tenue, « portaient les armes ». A leur descente du train, Monsieur Legrand, Maire de Triel, souhaita la bienvenue aux personnalités présentes. Dans son discours, il adressa ses remerciements à la Compagnie de l'Ouest au nom de tous les Triellois.

Puis, le mercredi 1er juin 1892, la ligne fut officiellement ouverte au public.

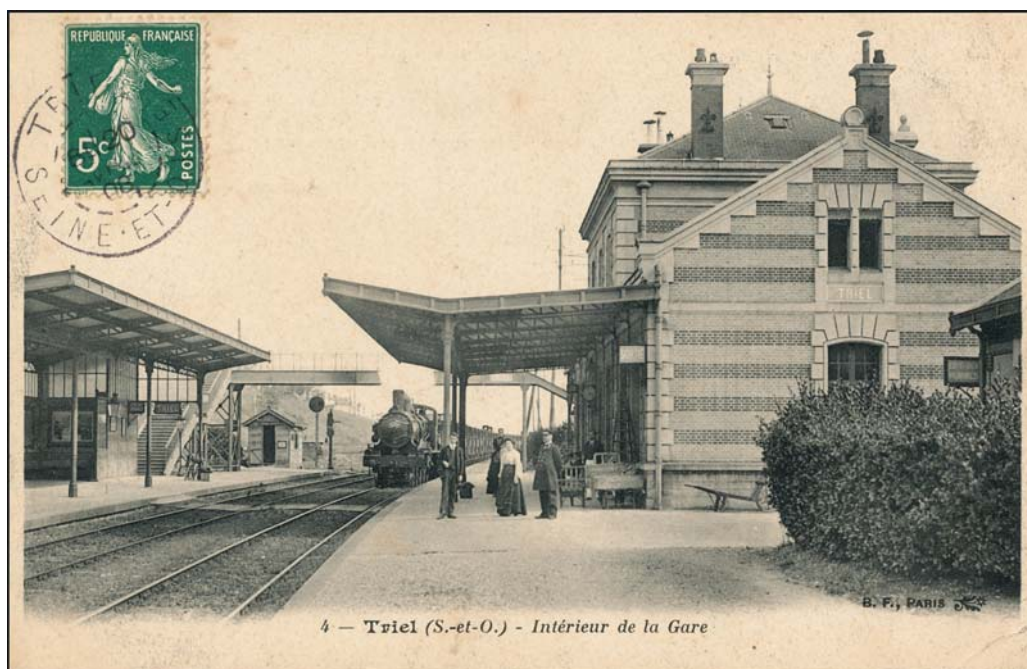
Dès le début, la Compagnie avait mis en place un service quotidien de 31 trains de voyageurs, auxquels venait s'ajouter un important trafic de marchandises (qu'on appelait à l'époque « petite vitesse ») et la ligne d'Argenteuil à Mantes connut d'emblée un franc succès. Pour sa première année d'exploitation (1893), on enregistra un trafic total de plus d'un million de voyageurs et un fret marchandises de 178.000 tonnes.

De 1865, date du premier projet au 1er juin 1892 date de sa mise en service, 27 ans se sont écoulés avant que la ligne d'Argenteuil à Mantes ne voie le jour. Mais désormais les habitants de la rive droite de la Seine avaient leur chemin de fer et entendaient bien en profiter.

Jean-Claude DESMONTS

En complément de lecture, vous trouverez quatre articles sur « Le chemin de fer d'Argenteuil à Mantes » sur notre site internet de l'association :

www.trielmemoirehistoire.fr.



Parcours

Randonnées historiques et familiales

Dans les guides, Triel-sur-Seine est indiqué comme le point de départ de nombreuses randonnées vers les bois de l'Hautil, les bords de Seine ou les rues elles-mêmes car l'aspect de «ville à la campagne» que la commune a su conserver, attire le promeneur. Mais Triel c'est plus que cela. Traces d'anciennes activités industrielles ou agricoles, passage de gens illustres, monuments emblématiques...

Jadis un syndicat d'initiative rappelait que «*parmi les innombrables promenades à pied qui peuvent être faites au flanc de notre coteau, dans nos sous-bois et sur les rives de la Seine, M. Dulac vous propose une sélection d'itinéraires représentant la synthèse du charme et de la variété des sites triellois.*» Pas moins de six parcours étaient proposés depuis «*les bords de Seine, rive droite et Petite Corniche*» jusqu'au «*circuit de trois heures en pleine nature*» qui allait presque jusqu'à la mare de l'Hautil ! Et les commentaires champêtres ne manquaient pas : «*champignons*», «*belle vue*», «*vaste panorama*». Plus près de nous des associations, Triel-Randonnée Nature, Pissefontaine Environnement et d'autres proposèrent rallyes ou promenades historiques révélant la richesse des lieux et la diversité des paysages.

S'appuyant sur ces expériences réussies, Triel Mémoire et Histoire a proposé à l'occasion des Téléthon et Journées du Patrimoine de renouveler ces parcours quasi initiatiques surtout pour des participants nouvellement installés à Triel. En effet, quelle meilleure initiation que d'entendre sur le site même des histoires, des anecdotes ou

l'évocation de souvenirs ou d'évènements qu'on croyait oubliés. C'est aussi le moyen de (re) donner vie à un patrimoine existant, riche d'enseignements sur l'origine des bâtiments, des sites ou seulement des noms de rues que l'on côtoie quotidiennement sans y prêter attention. Connaître l'histoire, c'est aussi la préserver de l'oubli. Deux ouvrages ont été publiés «**Triel-sur-Seine, son histoire, ses légendes**» qui multiplie ses rééditions et le tout récent «**Mémoire en images, Triel-sur-Seine** », regroupant des cartes postales anciennes pleines de nostalgie. Ils ont permis de mettre un visage sur des noms et d'afficher clairement que les rues étaient jadis le paradis de ce qu'on n'appelait pas encore *commerce de proximité*. Boulangers, grainetiers, cordonniers, BOF (beurres, œufs, fromages) et même maréchal-ferrant ou menuisiers. Ils avaient tous pignons sur rue et participaient à l'animation de quartiers pas encore encombrés de voitures, camions, cars et autres convois exceptionnels... Aujourd'hui, la plupart de leurs anciennes boutiques sont encore là et leur destination n'a parfois même pas changé. Mais qui le sait ?

Ces randonnées, même répétées, gardent parfois quelques beaux mystères et les lieux significatifs n'étant pas balisés, sans guide ils restent muets. Des points de vue panoramiques existent, les explications manquent et de nombreux sites qui marquaient la vie quotidienne des habitants de jadis ont disparu (lavoirs, fontaines, belles maisons, moulins, fermes, chemins, panoramas...). Certains ont été préservés, d'autres radicalement transformés. Quelquefois,

seuls les noms, même déformés, les évoquent (moulins). Ce qui subsiste mérite d'être connu et préservé, car notre curiosité n'ayant pas de limite, les randonnées historiques et familiales peuvent la satisfaire et l'étude des documents parvenus jusqu'à nous servir de complément aux souvenirs des anciens. Il n'en reste pas moins que certains lieux sont devenus le conservatoire physique du passé et ces lieux, il y en a beaucoup à Triel, il suffirait de les identifier clairement, le long d'un parcours historique balisé.



Édit. Cauchois, Chanteloup (S.-et O.) 121]

L'HAUTIL (S.-et.O.). - Un coin du sous-bois

Une pause pour le photographe pendant la randonnée en habits du dimanche.

Claude Barouh

Invitation

TMH visite l'Assemblée nationale

On ne dira jamais assez combien il est important pour le citoyen qu'un contact «en live» avec les institutions de la République lui soit rendu possible. Bien sûr, il y a les périodes électorales avec leurs lots d'affichage, de tractage, de débats en tous genres mais rien ne vaut quelques heures passées dans les lieux mêmes où les lois sont débattues et votées : l'Assemblée nationale.

Sur invitation d'Arnaud Richard, Député de la 7^{ème} circonscription des Yvelines, dont Triel fait partie, quelques membres de TMH se sont rendus au Palais Bourbon puis ont bénéficié d'une visite inattendue : celle de l'Hôtel de Lassay, résidence du président de l'Assemblée.

Ce jour là, le jeudi 16 juin 2011, à l'ordre du jour était prévu un débat sur les affaires économiques et sociales... tout un programme. Tout en haut de l'hémicycle se tenait le public en groupe, silencieux, comme figé devant l'éventail des 577 sièges des députés avec en face sous une décoration républicaine : le «perchoir» occupé par un vice président.

Quelques minutes, quelques couloirs et escaliers plus tard, c'est l'éblouissante «Galerie des fêtes» qui offre un long parcours artistique et doré. C'est un autre lieu symbolique, car c'est «dans un esprit d'équilibre et d'ouverture»... qu'«en sortant du Cabinet du Départ, le Président traverse cette galerie pour se rendre à la salle des séances». Le visiteur est envahi par le style rocaille partout présent. A partir de là, le poids d'une idée convenue justifie tout son sens, car le visiteur prend réellement conscience que l'expression «les ors de la République» est une réalité tangible.

L'Hôtel de Lassay, qui fut construit au début du XVIII^e siècle, peu après la Régence, devint avec le temps lui aussi un véritable petit palais, l'ensemble étant surnommé «les frères jumeaux». Depuis le début du siècle suivant, la République a beaucoup transformé son architecture mais s'y est parfaitement adapté puisque dans le fascicule qui sert de

guide, il est précisé que «les familiers de l'Hôtel de Lassay le savent, peu d'éléments de sa décoration remontent à l'époque de sa construction. Cependant, il est des demeures qui parviennent, en dépit du temps, des ajouts, des modifications, à conserver l'esprit de leurs premiers occupants.» Sauf que maintenant ils sont élus par le peuple.

C. B.



Visite

Les Gaulois, des sauvages ?

Les Gaulois étaient-ils des sauvages ? Les Français du XIX^e siècle, comme le montre au quai Branly, l'exposition «Exhibitions», les auraient volontiers placés dans des zoos humains. Napoléon III conclut ainsi son histoire de Jules César : «Tout en honorant la mémoire de Vercingétorix, il ne nous est pas permis de déplorer sa défaite.»

Nous avons bien compris cette erreur en visitant le joli musée de Guiry-en-Vexin qui contient des objets de diverses époques, trouvés dans des fouilles du Val d'Oise, mais surtout des vestiges gallo-romains du site de Genainville tout proche.

Il est vrai que les Gaulois, devenus gallo-romains aux II^e et I^{er} siècles avant Jésus-Christ, freinés dans leur développement intellectuel et artistique par les druides faisant de la connaissance leur pré carré, ne laissèrent pas d'écrit ; l'archéologie depuis une quarantaine d'années, avec en particulier les explorations d'épaves sous-marines, nous a permis de mieux les connaître.



Déjà champions dans le domaine agricole, ils inventèrent la moissonneuse décrite par Pline l'Ancien : «Une énorme caisse garnie de dents, conduite sur deux roues à

travers les moissons par un bœuf qui la pousse devant lui, les épis arrachés par les dents tombent à mesure dans le coffre.»

Élèves des Romains pour la vigne, ils dépassèrent rapidement leurs maîtres et inventèrent le tonneau, plus léger que l'amphore. Ils surent concurrencer les potiers italiens dans la production d'une céramique fine, sigillée, c'est-à-dire marquée du sceau de son artisan. La maison gauloise en pisé et au toit de chaume devint une villa souvent luxueuse. Les Romains, qui avaient seulement perfectionné les routes gauloises où la lieue supplanta le mille, ne tardèrent pas à adopter leurs vêtements plus adaptés au travail et au voyage que la toge. Mais la fibule fut encore utilisée pour attacher les saies, leur manteau court. Dans un domaine plus pointu : l'ophtalmologie fut une des spécialités de nos ancêtres ; ils préparaient en effet des collyres et opéraient de la cataracte.

L'acculturation romaine les libéra des interdictions druidiques et ils purent donner libre cours à leurs talents d'artistes figuratifs. Nous passons en revue



les représentations de Mercure, leur dieu préféré, et les ex-voto, statues aux yeux bandés ou la main sur l'abdomen, nombreuses dans ce lieu de pèlerinages et de guérisons. En citant des perles d'écolier, nous ne dirons pas que ces peuples étaient des «galeux-romains» ni que «les Gaulois en avaient assez de la gauloiserie». Le Gaulois pratiqua en quelque sorte ce que Du Bellay appelait «l'innutrition» : il s'est nourri de la culture romaine et l'a faite sienne, tout en préservant son originalité.

En une journée, partis de la place du château de Guiry (photo) construit par François Mansart en 1665, nous remontâmes le temps avec les vestiges mérovingiens et gallo-romains du musée pour terminer par l'ascension vers l'allée couverte néolithique du Bois-Couturier. Au retour, de nombreuses images trottaient dans nos esprits : un masque de théâtre, les gracieuses et mystérieuses statues du nymphée, le bouchon de pierre, fermeture du monument mégalithique.



Mais surtout, le partage convivial du repas dans une ambiance sympathique avait donné à notre groupe le plaisir de communier une fois de plus dans son enthousiasme pour l'Histoire.

Françoise Desmonts

L'allée couverte du Bois Couturier à Guîry-en-Vexin

Cette allée couverte néolithique est un des plus beaux monuments mégalithiques du Val d'Oise. Découverte en 1915 par un ouvrier agricole, elle fut fouillée en partie l'année suivante, puis plus à fond en 1919. Classée monument historique en 1958, sa restauration date de 1973.

Dans le Bassin Parisien, les allées couvertes sont généralement attribuées à la civilisation appelée « Seine-Oise-Marne », dont les témoignages ont des datations comprises entre 2600 ans et 1600 ans avant J-C. Parmi les diverses formes du mégalithisme (caractéristique de cette époque) la destination des allées couvertes est connue : ce sont des sépultures collectives. Enterrée au flanc d'un coteau, cette sépulture située à une altitude de 132 m.

offre un magnifique point de vue sur la vallée de l'Aubette. Orientée au sud/sud-est, elle est de dimensions modestes : 8 m. de longueur et 2 m. dans sa plus grande largeur. La couverture et le vestibule ont été édifiés en dalles calcaires ; les parois et le chevet (construit en demi-cercle) sont en pierres sèches. Les restes humains de deux cents individus environ ont été retrouvés dans la chambre.



Une déesse mère gallo-romaine ?



Ce groupe sculpté en pierre calcaire comprend dix éléments. Il provient du site de l'époque gallo-romaine de Genainville. Il représente une femme, peut-être une déesse mère ou Terra Mater, qui est assise sur un fauteuil à dossier plat, son bras gauche est levé et sa main droite tient une patère. Le drapé du vêtement laisse apparaître l'épaule droite et une partie du buste, il souligne l'arrondi du genou droit. Le genou gauche est tronqué par l'extrémité du bloc dont il manque la partie complémentaire. A sa droite, une nymphe debout, jambes croisées, à demi nue, prenait appui du bras gauche sur une urne renversée dont s'échappe un filet d'eau. Une draperie ceignant le bas du corps remonte le long du dos jusqu'à l'épaule gauche. Au centre, un enfant nu, assis, se dresse sur sa jambe gauche repliée pour atteindre la patère de sa main droite. Si la femme debout est à sa taille naturelle, la femme assise est plus grande d'un tiers environ. Cet ensemble remarquable provient du temple

principal du site de Genainville et tient quasiment dans un carré de 1,50 m de côté.



Sources : D'après les commentaires du guide du visiteur du musée. (C. B.)

Événement

Des noces pas comme les autres.

Samedi 28 avril 2012 à l'Espace Senet, s'est déroulée une cérémonie bien trielloise. Françoise et Paul Del Rio (photo) ont célébré devant famille et amis leurs noces de diamant (60 ans !). S'ils étaient un peu émus c'est avec sérieux qu'ils ont répondu «Oui» à toutes les questions traditionnelles que leur a posé Joël Mancel le maire de Triel-sur-Seine. A cette

occasion, Danièle Houllemare au nom des membres de l'association «Triel Mémoire & Histoire» a dit quelques mots que vous trouverez ci-dessous. Il faut rappeler à cette occasion que Françoise Del Rio a permis d'enrichir l'ouvrage «Mémoire en images, Triel-sur-Seine» en donnant accès à ses collections personnelles.

Chère Françoise, cher M. Del Rio,

Je suis très heureuse d'être témoin de ces noces de diamant en tant que Présidente de l'Association historique de Triel-sur-Seine, parce que vous êtes un couple exemplaire qui a su montrer au cours de sa vie sa passion pour notre ville.

Françoise, au sein de TRIEL, MEMOIRE & HISTOIRE, vous êtes un élément moteur par vos propositions de recherches : c'est vous qui avez initialisé la conférence «Regards croisés sur nos anciens commerces», avec votre ami et complice Guy Huet. Il fallait vous entendre tous les deux évoquer avec passion et précision vos souvenirs d'enfance. Vous êtes partie à la redécouverte de vos photos de famille, vous avez lancé auprès de vos amis des appels souvent fructueux pour nous procurer des documents anciens.



Un peu émus mais pas trop, Paul et Françoise Del Rio sous le regard bienveillant du maire de Triel-sur-Seine Joël Mancel.

Votre objectif est de laisser une trace tangible de la vie de vos ancêtres pour vos enfants, petits-enfants et arrière petits-enfants mais aussi pour les générations trielloises à venir. Tout vous intéresse : l'église, le château, les carrières, l'hospice et sa chapelle, le mystère du Trésor de Jacques II, l'histoire de l'école, la population trielloise... et ce qui est visiblement le plus important à vos yeux, c'est votre volonté de tout partager.

Françoise, vous êtes un bel exemple que beaucoup aimerait suivre. Gardez cette sérénité qui vous accompagne envers et contre tout. Gardez cette envie d'entreprendre et de tout partager. Gardez votre regard bienveillant sur chacun, et surtout gardez encore longtemps votre amour de jeunesse parce que c'est le plus beau témoignage que vous pouvez offrir à tous ceux que vous aimez.

Merci à vous, Monsieur Del Rio, pour votre sourire moqueur qui fait partie intégrante de votre personne et merci d'accepter que votre épouse donne une grande partie de son temps à notre histoire.

Danièle Houllemare.



TRIEL, MÉMOIRE & HISTOIRE - Association historique de Triel-sur-Seine, régie par la loi de 1901 est déclarée au J. O. du 17 juillet 2008 sous le n° 1701. Affiliée à la Fédération des Sociétés Historiques et Archéologiques des Yvelines - Histoire des Yvelines. Site Internet : <http://trielmemoirehistoire.fr> - Adresse : 26, rue des Créneaux, 78510 Triel-sur-Seine

Photos et documents TMH D.R.